L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 8 JUILLET 1889. 62ème Année

Bulletin de l'Abeille.
Propriétaires-Éditeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 8 JUILLET 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Jas P. Guinault—A la résidence, No 162 rue Bienville, entre Bourgogne et Remparts, meubles de maison, argenterie, bijoux, etc.

Par le shérif—A 10 heures A. M., au local No 58 rue Baronne, un vaste assortiment de lus res, branches, installations de gaz, tuyaux, abatjours, stoves à gaz, range et autres articles. Et à 2 heures P. M., au No 235 de la rue Gravier, un wagon et un jeu de harnais.

Le mouton allemand.

Le *Petit Journal*, de Paris, fait la guerre au mouton allemand. En 1880, dit il, l'Allemagne envoyait à la France 954,853 moutons vivants. Alors le tarif général français des douanes n'édictait, à l'entrée du mouton étranger, qu'un droit de statistique insignifiant.

En 1881, ce tarif général refait porta ce droit à 2 francs par tête, ce qui n'empêcha pas l'introduction, par grandes quantités, de ces animaux, puisque, bon an mal an, il en vint en France encore environ 1 million d'Allemagne ou d'Autriche.

C'est qu'il existe, à l'est de ces deux pays, en Silésie, en Gallicie, dans le duché de Posen, des plaines immenses où paissent d'innombrables troupeaux de moutons. On prend leur laine et l'on envoie en France tant qu'on peut de la viande que les gens du pays ne mangent pas, qui y est à vil prix.

On se montra un peu effrayé, en France, de cette invasion, qui amenait le dépeuplement des troupeaux, et la loi du 5 avril 1887 éleva à 5 francs la taxe d'entrée par tête de mouton. La même loi fixa à 12 francs par 100 kilos le droit de douane à payer pour les viandes fraîches.

Mais ici interviennent les traités de commerce—toujours ces traités qui permettaient à la Belgique et à la Suisse d'introduire ces viandes au droit de 3 francs. Cela, naturellement, profita à l'Allemagne.

Or les Allemands, qui savent calculer, ont fait un calcul:

Un mouton abattu, dépouillé de sa peau, de sa tête, etc., ne pèse que 20 kilogrammes. Or le droit sur 20 kilogrammes de viande n'est que de 60 centimes, tandis qu'il est de 5 francs pour le mouton vivant. Quant à la peau, on peut l'introduire en France sans droit, en vertu du tarif général, ce qui fait que, de ce chef, les Allemands nous envoient, bon an mal an, pour une vingtaine de millions de peaux brutes.

Cela étant, ils se sont mis à construire des wagons spéciaux où les viandes peuvent être conservées quelque temps dans le froid et ils ont passé avec des bouchers parisiens des marchés pour la fourniture d' 200,000 moutons abattus pendant la durée de l'Exposition.

Et ce sera un préjudice de 400,000 moutons vivants qui entreront, ce qui fera à peu près 600 à 650,000 moutons allemands fournis à la France.

Et de la sorte les bons Allemands, qui ont refusé de participer à notre grande œuvre pacifique, s'arrangent pour en tirer un ample profit, en pourvoyant à l'alimentation de ceux qui y viennent et des Parisiens aussi.

Ample profit, avons-nous dit! Oui, si on va le comprendre. Si les 250,000 moutons abattus qu'ils vont nous fournir eûssent entrés vivants, ils auraient dû payer au droit de 1 250,000 francs au Trésor; entrant à l'état de viande abattue, ils ne paieront que 150,000 francs. Perte pour le Trésor et bénéfice pour les Allemands, 1,100,000 francs.

Le *Petit Journal* aborde ensuite la question de la santé publique, compromise par les arrivages de viandes abattues, insuffisamment vérifiées jusqu'ici, et approuve la loi récemment votée par la Chambre, qui va obliger les importateurs à soumettre leur marchandise à une visite pratiquée à la frontière.

France et Italie.—La guerre des tarifs.

L'*Exportation française* fait le tableau de ce que coûte à l'Italie la guerre de tarifs qu'elle a engagée contre la France. Après douze mois d'application du nouveau régime économique, l'Italie a subi les pertes suivantes:

Vins	79,879,270 fr.
Huiles d'olive	18,686,690
Tartres	23,8?700
Cocons de soie	3,344,000
Soie grège	86,960,000
Bois de construction	1,272,900
Charbons de bois	1,079,635
Bœufs	4,107,670
Moutons	653,076
Porcs	840,000
Riz	6,660,000
Œufs	4,902,750

Soit 210 millions de francs environ pour les principaux articles, ou 200 millions en tenant compte de quelques augmentations dans la sortie.

Ces 200 millions représentent la perte de la moitié de l'exportation italienne en France. Ces deux résultats sont entièrement dus à la politique du gouvernement italien.

Les "compensations" annoncées par M. Crispi à ses compatriotes, l'*Estafette* les a vainement cherchées. D'après les documents officiels italiens, voici, en effet, comment s'établit le commerce international de l'Italie du 28 février 1888 au 1er mars 1889.

Années.	Importations	Exportations.
1886 (moyenne) 28 février 1888	1,453,706,000	1,076,105,000
1er mars 1889	1,140,007,000	868,451,000
Différence en moins	312,699,000	207,654 0 0

Les compensations n'existent donc pas.

Il y a mieux, dit notre confrère:

Une grande partie des expéditions italiennes en dehors de nos frontières, notamment pour les vins, se sont soldées par des pertes. Les 860 millions exportés pendant la dernière année ne représentent guère que 5 ou 600 millions effectifs. Tout le moitié seulement d'une année normale.

Inutile d'aller chercher ailleurs les causes de la crise économique qui ruine l'Italie. Mais si l'on ajoute à ces faits que le déficit de l'exercice courant est évalué à 450 millions de francs, on comprendra que nous répétions souvent à nos lecteurs: la seule politique italienne ne sont plus des placements de père de famille. Avisez, pendant qu'il en est temps encore.

Un petit bouquet de pensées:

L'homme qui ne voudrait jamais faire usage que de bonnes raisons, et celui qui ne porterait que de l'or, seraient souvent embarrassés faute de monnaie courante.

Les pauvres ont la santé, les riches ont les remèdes.

Il y a trois sortes de convoi du pauvre:
Celui où il y a des amis;
Celui où il y a un chien;
Celui où il n'y a pas un chat.

Au Jardin d'acclimatation, devant les kangurous:
—Dis donc, papa, c'est malheureux que tu n'aies pas de poche comme ça; tu nous rapporterais encore bien plus de tranches de brioche quand tu vas en soirée chez les ministres.

En famille:
—Eudoxie, mon enfant, que penserais-tu du petit Guy Deconti comme mari?
—Oh! papa.... tu n'y songes pas! Il a les cheveux d'un rouge....
—Non, c'est vrai. Mais il lui en reste si peu!

Épanchements entre Toto et Bébert:
—Comment qu'il s'appelle, dis ton petit frère?
—Je n'ai pas de petit frère.
—Non? et de petite sœur?
—Non plus.
—Tiens! Qu'est-ce que tu fais, alors?

Devant une station de fiacres:
Une bonne vieille dame s'arrête devant un cocher qui présente un cou d'une à un cheval; elle admire la rapidité avec laquelle le quadrupède a lampé sa ration.
Alors le cocher:
—Eh vous dame, hein! la petite ration! Qui vous sait que coup peut [illegible] pas un peu, moi!

FEUILLETON.

SANS MÈRE.

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

TROISIÈME PARTIE.

SEULE AU MONDE.

—Suite—

—Oui. Mais il a voulu me répondre le plus tôt possible, et il ajoute que dans sa prochaine lettre, ses informations seront plus complètes.

—Voyons d'abord ce qu'il nous apprend aujourd'hui, dit Adèle, et si ça ne nous parait pas suffisant, nous dresserons nous-mêmes un questionnaire que vous lui transmettrez. C'est possible, n'est-ce pas?

—Tout à fait. Voici la lettre, ou plutôt la traduction que j'en ai faite moi-même à l'audience d'aujourd'hui, entre deux affaires.

Il tira en effet un papier de sa poche et lut, après les premières phrases banales:

....Je vous envoie un des produits de la maison Pembroke et Pierce. Ces gens-là sont établis à New-York, où ils sont très honorablement cotés, depuis sept ans et deux mois.

Ils valent aujourd'hui quinze cent mille dollars.

Leurs affaires sont considérables et s'étendent chaque jour.

James Pembroke est né à New-York, où son père possède un très bel hôtel dans la cinquième avenue.

Ce sont des gens très riches et d'une honorabilité parfaite.

Jonathan Pierce lui, est originaire de la Louisiane, il appartient à une famille de planteurs liée par la parenté à la mère de sir Pembroke, native elle-même de la Nouvelle-Orléans.

Dans l'usine de ces messieurs, il n'y a point d'ouvriers français, surtout de mécaniciens. Les mêmes ouvriers principaux sont là depuis sa fondation.

—Ces renseignements ne sont pas encourageants au point de ce qui nous intéresse, dit Adèle, qu'en pensez-vous?

—Qu'il faut poursuivre le procès, déclara Manuel Leval et charger M. Kelly de vous représenter. Avec mes instructions particulières il arrivera à des résultats peut-être inespérés.

—Voudriez-vous aussi, demanda Pierre à son tour, savoir avec lui s'il ne lui serait pas possible de s'informer des choses suivantes?

—Dites.

—1 Quel est celui des deux associés qui a fourni l'invention?

2 Quel a été l'apport, *argent*, de celui-là?

3 Enfin peut-on voir au bureau des brevets sur quoi repose leur invention, et en quoi leur produit est brevetable?

Maître Leval avait écrit sous la dictée de Pierre.

—On pourrait aussi lui demander, dit Adèle qui avait écouté son frère les sourcils froncés, si celui des deux associés auquel le produit appartient n'a pas été lié dans les trois dernières années qui ont précédé son invention avec un Français quelconque, ouvrier, contremaître ou autre.

—Il y a longtemps de cela, fit observer l'avocat; et en Amérique, la fièvre qui règne dans toutes les classes de la société, met des siècles où il n'y aurait chez nous que des mois, jugez donc, dix ans!....

—On peut essayer tout de même, dit Pierre de Sauves. M. Kelly connaîtra peut-être quelque agent habile, capable d'arriver au résultat que nous désirons si vivement obtenir.

—Oui, dit Adèle, priez-le de chercher dans cette voie-là, et s'il ne trouve pas, eh bien ...

Elle s'interrompit.

—Quoi! demanda M. de Sauves qui avait eu sa perspicacité une très grande confiance. Que feras-tu?

—C'est mon secret, dit elle avec une rougeur légère sur ses joues naturellement pâles. Je vous le dirai plus tard.

Toute la soirée se passa à parler du procès qu'on allait intenter à la maison Pembroke et Pierce, des chances de gain qu'il présentait.

—Je les crois très grandes, dit Me Leval, mais par surcroît de précautions, tâchez de décomposer le produit, si vous le pouvez, et de bien savoir si, comme je le suppose, tout ce qui est brevetable en lui, n'a pas été découvert par vous; si ce n'est pas, en un mot, votre brevet que ces Américains ont simplement repris en double.

—J'y travaillerai tout demain, et aussitôt que je saurai quelque chose, je viendrai chez vous afin de vous le dire.

—Bien, tout de suite après j'écrirai de nouveau à sir Kelly.

On s'était levé, Manuel Leval allait partir.

—Voulez-vous aussi demander à votre ami, fit Adèle qui depuis un instant ne se mêlait plus à la conversation de l'avocat et de M. de Sauves, quel est l'état social de ces Américains. Sont-ils mariés?.... Depuis combien de temps? Ont-ils des enfants? Quel nombre? Et quel est l'âge de ces enfants?

—Pourquoi tout cela? l'interrogea Pierre qui ne comprenait pas le but de sa sœur.

Elle sourit.

—Chut! dit-elle, c'est mon secret.

—Un autre alors?

—Non, le même.

—Vous serez obéie, madame, répondit Me Leval en s'inclinant devant elle.

M. de Sauves mit son pardessus.

—Ne m'attends pas, dit-il à sa sœur, je vais fumer un cigare en accompagnant notre ami.

Quand ils furent un peu loin de la maison et de manière à n'être entendu de personne:

—C'est absurde, dit Pierre, ce que je vais vous avouer, mais il me semble, je suis même certain d'avoir reconnu dans cet encrier la manière d'Eugène Gages. Quand il était chez moi, il dessinait, et pas mal véritablement; il m'a soumis beaucoup de croquis, où à défaut d'un grand talent de dessinateur, il y avait beaucoup d'invention, et des idées très personnelles. Il composait surtout des bêtes étranges, des fleurs extraordinaires, des ornements fantastiques, mais tout cela joli, élégant, avec ce chic parisien impossible à trouver ailleurs et surtout bien à lui.

—Eh bien? demanda Me Leval intéressé, en voyant que Pierre s'arrêtait, hésitant.

—Eh bien, continua l'autre, je vous assure que sur l'encrier que vous m'avez remis tout à l'heure il y a deux chimères piétinant des fleurs, et que ces chimères, ces fleurs, tout cela me paraît avoir été fait par mon ancien ouvrier.

—Allons donc, voulut dire l'avocat. Est-ce que vous pouvez vous rappeler.... Depuis si longtemps!....

Pierre s'arrêta au milieu de la rue.

—Je dois encore avoir chez moi, lui dit-il, les anciens croquis d'Eugène Gages, je vous les apporterai avec le résultat de travail et vous me direz vous-même ce que vous en pensez.

—Je veux bien. Mais votre sœur m'a affirmé maintes et maintes fois que celui que nous croyons les uns et les autres l'assassin de M. Chaniers était mort à Philadelphie.

—Peut-être!

—Comment?....... N'avez-vous pas vu son acte mortuaire à la légation française, daté du 14 septembre 1869?

—Oui, dit Pierre gravement, mais j'ai vu autre chose aussi.

Autre chose dont je n'ai jamais parlé à Adèle, afin que son imagination surexcitée ne se mît pas à se battre contre des moulins à vent; afin surtout, aussi que je me voyais impuissant vis-à-vis de l'assassin de son mari, de lui laisser reconquérir la paix, la santé et le calme dont elle avait besoin pour élever sa fille.

—Pouvez-vous me le confier, à moi, votre ami, cette autre chose?

—Volontiers. Mais vous serez muet avec ma sœur, n'est-ce pas? Car elle ne me pardonnerait peut-être pas mon mutisme d'alors.

—Vous avez ma parole.

—Eh bien, Eugène Gages soi-disant mort le 14 septembre 1869 a envoyé le 20 septembre, c'est-à-dire six jours après, un billet de cinq cents francs à la personne qui s'était chargée de sa famille.

L'avocat tressaillit profondément.

—Vous êtes sûr de cela? demanda-t-il à l'ingénieur.

—J'ai la lettre, répondit simplement M. de Sauves.

Et sans attendre que Manuel lui en demandât, Pierre raconta tous les détails de son entrevue avec Mme Lamau et Martine Fanny.

—J'ai longtemps eu des nouvelles de la petite orpheline, élevée en Normandie, dit-il en terminant. Je suppose bien que les cinq cents francs envoyés par ce misérable étaient le dernier adieu à sa fille. Mais il ne pouvait aussi que je me trompasse, et qu'au contraire de loin il veillât sur elle. Non, cela ne s'est pas produit. Jamais plus on n'a entendu parler de lui.

—Qu'est devenue l'enfant?

—Elle doit être dans son orphelinat d'où elle ne sortira, je crois, qu'à sa majorité. Mme Lamau, la Martine, Mme de Remilly, tout cela est mort; alors comme je ne le croyais pas utile, je n'ai plus cherché à savoir ce qu'elle devenait.

—Vous seriez peut-être bien de vous en informer. Qui sait si dans ces derniers temps le père n'aura pas voulu avoir des nouvelles de l'enfant?

—La fille de Mme de Remilly, avec laquelle j'ai conservé quelques relations me le dira. Mais surtout, cher ami, pas un mot de tout cela à ma sœur.

—Vous pouvez compter sur moi, répondit l'avocat.

—Ma pauvre sœur! reprit Pierre après quelques minutes de silence, elle n'a guère besoin de passer par toutes les angoisses que lui donnerait l'idée que Gages est vivant. Elle a bien assez de chagrin comme cela!....

Profondément maître Leval tressaillit:

—Des chagrins?.... Votre sœur?.... répéta-t-il; oui, je comprends, l'idée de cette mort si tragique plane toujours sur sa vie.

—Non, ce n'est pas seulement cela. Adèle a énormément regretté son mari; au point que sans sa fille, elle en serait peut-être morte de désespoir elle-même.

Mais il y a dix ans!.... Et ma sœur n'en a pas trente.

Or quelle est la douleur sur laquelle à cet âge et après tant d'années enfuies le temps n'a pas jeté son voile?....

—Alors qu'a donc Mme Chaniers?

Un grand soupir vint mourir sur les lèvres de M. de Sauves.

—Sa fille! dit-il très bas.

Puis plus haut:

—Je ne vous en parlerais pas, continua-t-il, si vous n'en aviez eu un échantillon ce soir.

—Bah! le caprice d'une enfant gâtée....

—Si ce n'était que cela!.... Malheureusement c'est une enfant sans cœur.

—Est-ce que c'est possible? La fille d'une créature telle que votre sœur, et votre nièce, Pierre!.... Quant à votre beau-frère, je ne l'ai pas connu, mais il était votre ami, sa femme l'aimait, cela dit tout.

—Georges était l'être le meilleur, le plus droit, le plus franc surtout que l'on pût rêver. En lui, il n'y avait ni un recoin ni une arrière-pensée. Ouverte était sa vie, comme son intelligence, comme ses actes, comme ses mains.

Et gai, et aimable, et indulgent. Un peu fier, mais bon, mais si bon!.... Ah! le cher compagnon, l'excellent frère que j'avais là!....

Quelques larmes montèrent aux yeux de l'ingénieur.

Au bout de quelques secondes, il reprit:

—Sa fille est tout l'opposé de ce portrait. Elle est sournoise, menteuse, volontaire avec les faibles, souple et cauteleuse avec les forts. Et par-dessus tout elle n'aime ni rien ni personne. Suzanne, cette exquise créature qui ne l'a jamais quittée, et s'est mise à apprendre tout ce qu'elle ne savait pas afin qu'une autre n'élevât pas son idole, Suzanne est détestée par elle. Ma sœur, qui n'a ni un soupir, ni une pensée en dehors de sa fille, n'est pas plus aimée de Georgette. Jamais, malgré tout ce que Suzanne lui dit, lui souffle, lui fait faire, l'enfant n'a une attention, une caresse ou un baiser pour sa mère. Moi, le seul qui lui résiste, elle me craint et elle m'obéit; mais elle me hait encore plus que les autres.

Plus tard, elle me brouillera avec Adèle.

—Ce n'est pas possible.

—Je l'espère bien, mais ma sœur est si faible avec cette enfant, elle cependant si ferme et si énergique pour tout le reste!....

Ah! continua Pierre, avec un accent de profond désespoir, je l'aime cette fille de Georges et d'Adèle, mais je suis bien malheureux de la voir ainsi. Et pas moyen de sévir, de la diriger comme il le faudrait, ma sœur en ferait une maladie. Si je ne l'avais pas vue nourrir Adèle de son lait, sous mes yeux mêmes, si je ne l'avais pas constaté chaque jour dans les bras de ma sœur et dans ceux de Suzanne, je dirais qu'on nous l'a changée en nourrice.

Maître Leval essaya de consoler son ami.

Depuis longtemps il était au courant du mauvais naturel de Mlle Georgette, car bien des scènes, encore plus désagréables que celles de ce soir, avaient eu lieu en sa présence.

—Robert arrangera tout cela dans quelques années, dit-il finement.

—Eh oui! répondit Pierre, je sais bien que c'est le rêve d'Adèle, qui vous l'a confié, je le vois. Elle voudrait que nos deux enfants s'aimassent, et que rien de cette façon ne soit changé à notre vie de famille. Robert qui a déjà toutes les vertus fera un mari idéal, comme il est un fils exquis, mais Georgette! Ah! cher ami, jamais vous ne saurez à quel point la nature rétive de cette enfant que j'aime me rend malheureux!

Manuel Leval ne manqua pas de dire à M. de Sauves tout ce que lui suggéra son ardente affection pour lui.

Tant de choses en effet à cet âge ingrat des fillettes les trouble et les rend désagréables....

Puis tout à coup, cette méchante crise passée, on est étonné et ravi de trouver des petites personnes dévouées, douces, charmantes.

Il était tard, les deux hommes se séparèrent, l'un pour rejoindre à pied par les boulevards, la rue de la Ferme, l'autre pour regagner les hauteurs de Belleville.

Dès que Pierre et son ami eurent quitté le petit hôtel, Adèle remonta dans la chambre la plus voisine de la sienne, où Georgette dormait sous la garde vigilante de Suzanne.

Celle-ci travaillait à un ouvrage de broderie dans son lit entouré de mousselines, l'enfant s'était endormie.

Adèle s'approcha.

Le sommeil de la fillette était tranquille, doux et paisible.

Sur son bras très blanc, déjà rond et joli, sa tête brune et pâle était appuyée, avec l'auréole de ses belles boucles brunes répandues autour d'elle.

Quoique ses splendides yeux noirs fussent clos, ses yeux profonds, naturellement impérieux et un peu durs, le visage de la fillette était étrangement séduisant avec sa matité, sa longueur élégante, ses fins sourcils et surtout la frange épaisse de ses longs cils qui traçaient sur la joue blanche une ligne sombre semblable à de la soie.

—S'est-elle endormie facilement? demanda Mme Chaniers tourmentée.

—Comme si rien ne s'était passé! répondit Suzanne.

—Elle n'a pas témoigné de regrets pour m'avoir mal répondu?

—Elle les a peut-être éprouvés; c'est même sûr; mais vous savez bien qu'il n'est pas dans son caractère de le dire.

—Tu la soutiens toujours! Et tu sais comme elle a été dure avec moi ce soir!....

Suzanne dissimulait mal l'impatience que ces paroles faisaient naître en elle.

—Vous attachez aussi de l'importance à un tas de choses qui n'en ont pas, dit-elle. C'est toujours avec vous ou avec M. Pierre que Georgette est méchante. Avec moi, jamais....elle est au contraire, douce comme un agneau.

Il est vrai, continua mentalement l'excellente fille, que je ne la contrarie jamais.

—Et que tu l'aimes tellement que tu trouves tout ce qu'elle fait magnifique. Pierre a raison, quoique je ne veuille pas le lui avouer, avec ce système nous entretenons le risque de la rendre mauvaise, toi comme moi.

—Votre fille?....... Celle de M. Georges?....... Ah! je l'en défie bien. Non l'enfant est bonne, mais son caractère est entier. On ne sont pas les plus redoutables, que je sache.

Et puis quand elle était toute petite, elle a été si malade, souvenez-vous de l'heure de [illegible]....Vous ne vous souvenez donc pas de ces horribles convulsions qui nous la mettaient comme morte, avec ses beaux yeux tournés, et ses pauvres menottes raidies?

—Tais-toi, dit Adèle, ne parle pas de ça. Est-ce que tu crois que je l'oublierai jamais?

—Eh bien, alors, voulez-vous recommencer? Et ne savez-vous pas que pendant quelques années encore tout est à craindre?.... Après, ce sera différent.... Et puis, vous verrez, quand ses nerfs seront bien à leur place, elle deviendra bonne naturellement, ne fond ne l'est-elle pas, comme vous?

—Tu crois?

—J'en suis sûre. Et je le connais mieux que vous, allez, moi qui ne la quitte ni nuit ni jour.

—Ah! quel bien tu me fais, ma Suzette. Je l'aime tant, notre pauvre trésor! J'ai tant besoin d'espérer en elle, de compter sur son cœur!....

—Et il ne vous fera pas défaut, je vous le jure.

Les deux femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

L'amour de l'enfant qu'elles avaient élevé en commun, en avait fait deux sœurs.

—Veille bien sur elle, ma Suzette, continua Mme Chaniers, au réveil, fais-lui comprendre bien doucement qu'elle a eu tort de me faire de la peine et tu me l'enverras dans mon lit. Ah! ce que j'ai soif des baisers de ma fille!.... ce soir surtout!....

Suzanne tressaillit.

—Il y a donc du nouveau? demanda-t-elle vivement.

Mais Adèle avait déjà réfléchi.

Le moment de parler, même à Suzanne, cependant le dévouement inouï, n'était pas encore venu.

—Non, dit-elle, rien du tout.

Il est tard, couche-toi; je vais en faire autant.

Mais avant de gagner le seuil de la chambre elle se retourna.

—A propos, dit-elle, ne va pas fermer la porte d'en bas au verrou. Pierre est sorti pour fumer un cigare, il rentrera bientôt.

Décidément, cette fois-ci, elle gagna la pièce voisine, celle où Georgette était venue au monde.

Là, elle ferma soigneusement les portes à clef, fit retomber sur elles les lourdes draperies des portières, puis, allumant toutes les bougies de la cheminée, même celles des candélabres appliqués contre une splendide armoire à glace à trois battants, elle s'approcha de ce dernier meuble, et, lentement, minutieusement, elle se regarda de la tête aux pieds.

Si à vingt ans, au début de cette histoire, Adèle Chaniers était belle, maintenant, dans la splendeur épanouie de la trentième année, elle était magnifique.

Ses yeux, ses cheveux, son teint, dans l'existence calme et sédentaire qui avait été la sienne, étaient restés les mêmes; tandis que sa taille avait acquis des richesses incomparables, que sa démarche de reine était encore devenue plus élégante, plus onduleuse, plus souple si c'est possible, grâce à l'aisance souveraine que lui avait donnée la vie.

Mais devant le rayonnement incomparable de sa personne tout entière, elle ne parut point s'attendrir, car elle ne se sourit point à elle-même, au contraire.

Ses beaux sourcils se parent se froncèrent, ses yeux devinrent durs, ses lèvres tremblèrent, tandis qu'elle murmurait:

—Ah! je suis encore assez belle pour réussir, si Dieu nous prend en pitié et veut m'aider!....

CHAPITRE XI

UNE ASSOCIATION IMPRÉVUE.

Un mois se passa.

Pierre, maintenant plus impatient que sa sœur, était revenu fréquemment chez maître Leval.

—Non, je n'ai encore rien reçu, répondait invariablement celui-ci. Mais ce n'est pas mauvais signe, au contraire.

Sir Kelly doit avoir engagé le procès, ou bien ses renseignements ne sont pas complets. Ayez la patience d'attendre; nos affaires, avec lui, sont en bonnes mains.

Aussitôt que j'aurai du nouveau je viendrai vous le dire.

Un jour en effet comme on ne comptait pas sur lui, Manuel arriva rue de Belleville.

—Cette fois-ci, dit-il en entrant, je viens dîner avec vous, êtes-vous contente?

—Oui, répondit Adèle, d'abord parce que vous êtes là, ensuite parce que je vois à votre physionomie que vous avez de bonnes nouvelles à nous apprendre.

—Et vous avez deviné juste.

—Alors, dites vite, fit Pierre, qui contenait mal son impatience.

—Puisque vous êtes le plus pressé, mon ami, c'est par les réponses à vos questions que je vais commencer. Car j'ai reçu une longue lettre de sir Kelly.

1. Quel est celui des deux associés qui a fourni l'invention, avez-vous demandé?

C'est Jonathan Pierce.

—Ah! Et qu'est-ce Jonathan Pierce? demanda M. de Sauves.

—Un citoyen de la Louisiane, je vous l'ai déjà dit l'autre jour.

—Est-ce bien sûr cela?

—Sir Kelly prétend qu'il n'y a aucun doute possible sur l'identité des deux associés.

—Bien, continuez.

—Deuxième question: Quel a été l'apport argent de l'inventeur?

—Jonathan Pierce a porté son invention et cinquante mille dollars d'argent comptant, soit environ deux cent cinquante mille francs.

James Pembroke a apporté la maison où a été installée l'usine et soixante-quinze mille dollars. Voilà le résumé de l'acte d'association.

Pierre, le sourcil froncé, réfléchissait.

Comment les trente-huit mille francs d'Eugène Gages eussent-ils pu s'être transformés en deux cent cinquante mille?

Décidément c'était un rêve.

Surtout étant donné que ni l'un ni l'autre des deux Américains ne pouvait, semblait-il, cacher la personnalité de l'assassin sous un nom d'emprunt.

—Quant au brevet, continua maître Leval, c'est autre chose.

Il est tellement attaquable, que sir Kelly n'a pas attendu de nouveaux ordres, et a intenté à MM. Pierce et Pembroke un procès en contrefaçon.

—Ah! Et le résultat sera-t-il long?... Aussi long qu'ici où une affaire semblable peut durer des années?....

—Non, c'est absolument l'opposé. Il est même probable qu'à l'heure actuelle tout doit être réglé.

—Et nous le saurons quand?....

—Dans une quinzaine de jours environ.

—Et moi, dit Adèle, je vous avais demandé aussi de vous informer de certaines choses.

—C'est fait.

—Ah! Et vous ne me donnez pas les réponses?

—Je vous sais plus patiente que M. de Sauves sous sa froideur de surface, aussi vous avais-je prévenue tout d'abord, que je commençais par lui. Voici, madame, les réponses à ce que vous désiriez savoir:

James Pembroke s'est marié très jeune à Elisa Jumelle-Chase, une jeune fille de New-York, de laquelle il a eu trois garçons, l'aîné, Benjamin, a dix-sept ans.

—Bien. Et Jonathan Pierce?

—N'est pas marié, il ne l'a jamais été.

—Quel âge a-t-il?

—Trente-huit ans, et par surcroît de renseignements, sir Kelly dans sa lettre me fait son portrait.

Taille moyenne, cheveux et barbe d'un blond doré, teint clair, un peu rosé.

Instinctivement Pierre revoyait Eugène Gages avec son teint mat de brun, sa barbe et ses cheveux noirs comme les siens à lui, et il pensa que tout, excepté le médecin légiste qui avait vu Eugène après le procès, les avaient confondus.

Pendant ce temps, Adèle songeait, et tout bas se disait:

—Trente-huit ans et libre!.... Ah! si je pouvais réussir!....

Après le dîner, Pierre dit à son ami:

—Pendant que ma sœur va faire réciter des leçons à Mlle Georgette, qui par exception est très sage ce soir, voulez-vous venir dans mon cabinet, cher maître, je vous montrerai nos brevets....

Les deux hommes traversèrent la cour et entrèrent à l'usine.

Pierre alluma lui-même la lampe à gaz placée au-dessus du bureau, puis ouvrant un des tiroirs du meuble, il en tira des papiers et des dessins.

—Je n'ai pas eu besoin de casser l'encrier tout entier pour mes expériences, dit-il à l'avocat, le couvercle a suffi.

Oui, ainsi que je l'avais pensé, le produit est exactement le même que le nôtre, comme idée et comme procédé. La composition seule diffère. Mais c'est surtout le procédé qui est breveté. Tout cela, je vous l'ai déjà dit et expliqué.

Quant aux dessins dont je vous avais parlé, les voici:

Ce sont les anciens croquis faits autrefois par Eugène Gages. Il y en avait trop pour que je pusse les porter chez vous. J'ai voulu attendre une de vos visites pour vous les montrer à côté même de l'encrier que j'ai conservé intact exprès. Regardez.

Manuel se pencha et examina minutieusement.

—Vous avez raison, dit-il enfin, c'est le même genre.

—Le même genre! s'exclama Pierre. Non, c'est encore plus que cela, car c'est tout pareil. Tenez, la chimère de l'encrier avec ses serres tendues, ses griffes crispées, et sa tête relevée, la voici, exactement la même, sur ce croquis ci.

Et du doigt, Pierre montrait, en effet, un petit projet de coffret, dont la base était faite de la chimère de l'encrier.

—Quant aux fleurs, continua M. de Sauves, ces fleurs étranges que l'on ne voit qu'en rêve, les voici encore.

Et il les montrait également à son ami, les mêmes, dessinées il y avait plus de dix ans sur un pied de corbeille, toujours par Eugène Gages.

—Oui, dit enfin maître Leval, votre imagination ne vous a pas abusé, et votre mémoire a été fidèle; c'est la même main qui a fait ceci et cela.

Eugène Gages a évidemment changé de nom, et il est comme ouvrier dans l'usine Pembroke et Pierce,—ceci ne peut laisser de doutes.

—Comment le savoir? fit Pierre rêveur.

—Attendons l'issue du procès, ce qui ne peut tarder, et après, nous aviserons.

Ainsi que l'avait prévu l'avocat, quelques semaines seulement après cette conversation, le résultat arriva de New-York, annoncé par une nouvelle lettre de sir Kelly, très heureux d'avoir aussi bien réussi dans l'affaire dont maître Leval l'avait chargé, et de lui avoir prouvé par ses soins et sa diligence l'importance qu'il attachait à lui être agréable; le procès était gagné, haut-la-main.

Le produit de MM. Pierce et Pembroke était déclaré une contrefaçon de la maison Sauves et Chaniers; les contrefacteurs étaient condamnés aux frais, à des dommages et intérêts considérables, et, plus, à l'abandon de leur industrie.

On croit, ajoutait sir Kelly, que nos adversaires n'en resteront pas là. Peut-être feront-ils appel de ce jugement, peut-être aussi, et c'est ce que leurs conseillent leurs hommes d'affaires, chercheront-ils à s'entendre avec nos clients.

—Vous le voyez, déclara Manuel au frère et à la sœur, en leur faisant part de ce résultat inespéré, la chance est aussi heureuse que possible. Plus que jamais attendons!....

Mais il y avait dix ans que Pierre et Adèle se contenaient, leur patience était à bout.

Ils ne purent fermer l'œil de la nuit ni l'un ni l'autre.

Était-il possible que le hasard seul eût fait découvrir le même procédé à ces deux Américains, bien Américains cependant d'origine ainsi que l'affirmaient les renseignements de sir Kelly?....

Et Eugène Gages pouvait-il ne pas être mêlé à cette intervention, de près ou de loin?

Si Adèle qui ne connaissait pas la lettre du 20 septembre ne le demandait, quels ne devaient pas être les doutes et les angoisses de Pierre, qui n'avait jamais cru, lui, à la mort du misérable, et qui avait encore comme preuve nouvelle de son existence les dessins et les croquis que Mme Chaniers ne connaissait pas!....

De très bonne heure, tous les deux, ils furent levés le lendemain, sentant l'impérieux besoin de se communiquer leur manière de voir et de juger; de discuter l'affaire; surtout de prendre une décision.

Une partie de la journée, ils ne cessèrent que de cela, ne sachant pas s'arrêter à un parti, ayant de la peine à surmonter l'émotion qui les étreignait, à lire au dedans d'eux-mêmes, à débrouiller leurs idées confuses.

Partir!.... Aller à New-York.... Faire eux-mêmes une enquête....

Certainement c'était bien d'abord qui se présentait à leur esprit.

Mais en examinant ces projets, que de difficultés....

D'abord la langue qu'ils connaissaient à peine.

Et puis, est-ce en quelques jours qu'on peut s'orienter, chercher, se reconnaître, et chose mille fois plus chimérique, trouver une piste dans une ville comme New-York?....

Si les agents, probablement fort habiles, employés par sir Kelly lequel avait à cœur de prouver sa complaisance à maître Leval, n'avaient rien découvert, que trouveraient-ils, eux, Adèle et Pierre, des étrangers?....

Ils étaient là, depuis le matin, se battant les flancs, à bout de projets et d'imagination, quand une voiture s'étant arrêtée à la porte de l'usine, et le timbre d'entrée ayant annoncé un étranger, Adèle instinctivement regarda dans la cour.

Un homme très grand, très gros, immense, un vrai géant, vêtu d'un ulster invraisemblable à petite pèlerine microscopique et à carreaux démesurés, coiffé d'un chapeau mou à forme tout aussi exotique que le pardessus s'avançait vers l'usine.

Les mains gantées de gants rouges tenant un parasol.... sa canne.

Son visage, malgré les bords évasés de la coiffure, disparaissait sous d'immenses favoris couleur saumon.

—Mon Dieu! s'exclama la jeune femme. Pierre, le voilà!....

—Qui? demanda M. de Sauves, qui n'avait rien vu.

—L'Américain.

—Quel Américain?

—Pembroke ou Pierce, c'est sûr.

M. de Sauves n'eut point le temps de répondre.

Un ouvrier entrait, portant au bout des doigts une très large carte sur laquelle Pierre aperçut ces lettres:

JAMES PEMBROKE

de la maison J. Pierce et J. Pembroke

NEW YORK.

Il se retourna vers sa sœur.

—Tu as raison, dit-il, c'est lui!

Adèle chancela et devint subitement pâle.

—Qui, lui? fit-elle.

Très bas du bout des lèvres, car l'immense silhouette de l'étranger apparaissait dans le corridor, Pierre répondit:

—Sir Pembroke.

Celui-ci en effet entrait.

—MM. de Sauves et Chaniers, demanda-t-il tout d'abord avec un accent à peine étranger.

Pierre qui le dévisageait répondit en se soulevant légèrement.

—C'est moi, monsieur.

Puis montrant un fauteuil:

—Asseyez-vous, monsieur, dit-il à l'Américain.

—Je viens, monsieur, pour notre affaire de New-York, commença aussitôt celui-ci.

C'est vous dire que je désire causer intimement avec vous.

Pierre comprit, et désignant Adèle:

—Mme veuve Chaniers, fit-il avec un geste de présentation, ma sœur et mon associée.

Vous pouvez, devant elle, monsieur, exposer tout ce que vous avez à me dire, nos intérêts sont communs.

L'Américain quitta sa place, s'inclina profondément devant la jeune femme, sans prononcer une parole, et ayant regagné son fauteuil, il s'apprêta à expliquer son affaire.

Placé en plein jour, on voyait bien le moindre détail de sa physionomie.

C'était un homme de quarante ans environ, au nez long, à la bouche largement fendue, au teint de la même couleur que ses cheveux et sa barbe, c'est-à-dire d'un blond si ardent qu'on eût juré de la brique pilée, mais dont le regard très bleu, très clair, très droit surtout, donnait à cette physionomie un peu banale une extraordinaire expression de franchise et de loyauté.

—Mon nom vous a appris qui je suis, monsieur et madame, dit-il ensuite. Et vous pensez bien pourquoi je suis ici.

—Probablement, répliqua Pierre, vous venez nous demander un arrangement sans doute.

—D'argent, non. La somme que nous avons été condamnés à vous payer est depuis huit jours versée à sir Kelly. Nous avons fait un dommage, les juges l'ont chiffré. Il est payé, c'était justice.

—Je ne viens point pour cela.

—Comment donc? demanda l'ingénieur conquis malgré lui, par les yeux, la voix, le geste, la personne tout entière de celui qui était devant lui.

—Avant de vous le dire, monsieur, fit l'Américain avec son beau regard clair et droit, je désirerais vous apprendre à madame votre sœur et à vous qui je suis.

—Parlez, monsieur, dit à son tour Adèle de sa voix musicale, nous vous écoutons.

—Si jamais vous allez à New-York, et vous demandez quelles sont les familles les plus anciennes et les plus honorables de l'Union, la nôtre sera au nombre de celles que l'on vous citera, j'en suis certain. Ma grand'mère, en effet, était la fille de la princesse Minnesota, l'unique héritière du roi Tayhontae Sachem, l'un des chefs les plus puissants d'une tribu de Peaux-Rouges établie dans la Virginie.

Ma grand'mère rencontra sir Pembroke, un officier anglais d'une bonne et vieille famille écossaise. Elle l'aima, et après s'être mariée, ils se fixèrent à New York, où mon père a eu également la fortune considérable l'héritier de tout ce [illegible] consciencieux. Ma femme a une origine non moins honorable, elle est l'arrière-petite-nièce de Washington, et l'une de ses héritières.

Je dois ajouter que dans ma famille comme dans la sienne il y a quelque chose qui prime tout, fortune, argent, puissance même, c'est l'honneur.

Après cela, monsieur et madame, voudrez-vous me croire quand je vous affirme que le jour où mon associé et moi avons exploité notre affaire de bois sculptés, nous pensions en avoir le droit absolu, sans porter tort à qui que ce soit?....

—Nous vous croyons, monsieur, dit Pierre de plus en plus subjugué par les façons de l'Américain.

—Oui, dit Adèle très grave, mon frère parle pour moi comme pour lui. Mais avant d'aller plus loin, voulez-vous me permettre néanmoins une question, sir Pembroke?

—Je vous écoute, madame.

—Vous venez de nous dire qui vous étiez. Par l'ancienneté et l'honorabilité de votre famille, vous nous avez fait comprendre que lorsque pendant des générations l'honneur avait été la règle de conduite, jamais violée, des aïeux et des pères, le fils d'une telle race ne pouvait point faillir, même dans le plus petit détail.

Les yeux de l'Américain brillaient, tandis que d'un geste involontaire, sa tête approuvait les paroles de cette jeune femme si belle et qui traduisait si fidèlement ses plus intimes pensées.

—Oui, ne put-il s'empêcher de s'écrier, c'est cela, tout à fait cela!....

—Mon frère vient de vous le dire, nous vous croyons. Inutile d'insister là-dessus. Mais votre associé?.... Pouvez-vous nous certifier qui il est, d'où il sort?.... Le connaissez-vous depuis longtemps?.... En répondez-vous enfin comme de vous-même?

Sir James n'hésita pas.

—Absolument, dit-il aussitôt.

Sir Jonathan Pierce est originaire de la Louisiane.

Sa mère était une parente de la mienne. Son père était un avocat de la Nouvelle-Orléans, fort connu et qui jouissait de l'estime générale, mais qui n'était pas riche. Il aurait été plusieurs fois millionnaire, s'il avait demandé les mêmes honoraires que ses confrères du barreau américain, mais il avait pour principe qu'un avocat consciencieux, comme un médecin, doit être l'ami de son client, et le traiter de cette façon.

Avec cette règle de conduite, il a laissé une réputation sans tache, mais une fortune minime, que son fils Jonathan, un ingénieur remarquable, avec lequel tout jeune j'ai été élevé, a mise dans notre affaire de bois durcis, après l'avoir augmentée par quelques spéculations heureuses, très habilement conduites.

—Et votre parent a le même caractère que son père?

—Moins de désintéressement à coup sûr, mais autant de droiture et de loyauté, oui.

—Et vous l'avez toujours connu?

Cette question n'était pas échappée des lèvres de la jeune femme qu'elle en regretta l'indiscrétion.

Mais sir Pembroke ne parut pas la trouver étrange car très simplement, il y répondit, avec un même empressement franche et loyale:

—A peu très oui, madame. Pierce a été élevé à New-York jusqu'à quatorze ans environ, puis il est revenu chez son père, où il a passé plusieurs années. A la mort de celui-ci, il a voyagé pour ses affaires dans les diverses villes de l'Union. Il y a sept ans environ, il vint à New-York, descendit chez moi, me parla de son idée, et nous sommes devenus des associés. L'affaire a été difficile à prendre, mais grâce à l'énergie de Pierce, à son intelligence, à sa persévérance, elle était en pleine prospérité quand le procès est arrivé.

Ils se turent les uns et les autres, M. de Sauves et Adèle, absorbés par leurs pensées, plus que jamais découragés par ces explications catégoriques, derrière la loyale franchise desquelles nul esprit pour eux ne pouvait se cacher. Quant à sir James, il paraissait en proie à quelque pensée douloureuse, pénible à s'échapper de ses lèvres.

Enfin, il prit son parti.

—Nous, des contrefacteurs, dit-il avec un accent navrant, presque des voleurs; c'est très dur, cela, savez-vous, monsieur, quand on est honnête homme!

Pierre songea qu'il avait été lui aussi accusé d'être un voleur, un assassin par-dessus le marché, et spontanément il répondit:

—Il n'y a rien au monde de plus douloureux que cela!

—Ah! monsieur, s'écria aussitôt l'Américain, vous venez de dire une parole comme un homme de cœur!.... De reste votre sœur et vous vos paroles étaient de braves gens.... Ceux qui sont honnêtes ont un air de famille entre eux, d'ailleurs!

Vous allez me comprendre, j'en suis sûr!

Les juges ont déclaré que notre produit était le même que le vôtre.... Ils n'ont vu que le procédé, et ils ont eu tort, la composition qui est l'essentiel, est absolument nouvelle.

—Oh! l'essentiel, dit Pierre....

—Ça ne fait rien, l'interrompit vivement sir James, je ne veux pas discuter sur cela ici, avec vous. Les juges ont décidé, je n'irai pas contre leur décision. Je veux seulement vous donner une preuve de plus que je suis un honnête homme, et que je croyais notre invention bien différente de la vôtre par sa composition. Mais passons. Je suis venu vous proposer non pas un arrangement, comme vous le pensiez, mais une association.

Le frère et la sœur s'attendaient si peu à cette proposition, qu'ils eurent le même haut-le-corps très significatif.

—Une association! s'exclamèrent-ils en même temps.

—Eh oui! Vous apporterez votre usine, nous la nôtre. Votre procédé qui est ingénieux, nous la composition qui est supérieure. Avec vos ingrédients, vous êtes condamnés à certaines couleurs; avec les nôtres nous pouvons tout faire, même les bois de rose les plus clairs.

De plus notre fabrication étant bien plus avantageuse que la vôtre, nous vous livrerons certains articles tout fabriqués, dont vous fournirez vos clients de Paris et de France; tandis que nous prendrons vos dessins et vos modèles.

Cela vous va-t-il?

—Nous demandons à réfléchir, monsieur, dit Pierre.

Votre proposition nous parait bonne à examiner, et surtout la façon dont vous venez de nous parler nous a favorablement impressionnés, je ne vous le cache pas. Seulement, tout d'abord, et avant d'avoir pensé plus froidement, plus longuement à votre offre, la loyauté nous fait un devoir de vous déclarer une chose.

—Laquelle, monsieur?

—Notre usine ne doit pas avoir l'importance de la vôtre, et notre fortune ne nous permet point de mettre des capitaux nouveaux dans l'affaire que....

Sir James ne le laissa pas continuer.

—Pas un mot de plus, monsieur de Sauves, dit-il. Nous prenons votre affaire telle qu'elle est pour l'équivalente de la nôtre, et nous n'entendons pas que notre association vous coûte un centime.

Ceci, je dois loyalement l'ajouter, m'a été imposé par Jonathan Pierce.

Nous ne vous demandons que de reconnaître dans l'acte que nous passerons et que nous publierons, seulement cette clause: qu'après explications fournies par nous, vous vous êtes convaincus que nous sommes des gens honnêtes, qui avions cru notre composition brevetable, en dehors du procédé qui est à nous.

—Oh! oui, monsieur, bien volontiers et de tout cœur.

L'Américain les quitta, en leur demandant l'autorisation de revenir souvent les voir, et leur donnant son adresse à l'Hôtel Continental où il resterait chaque matin, jusqu'à dix heures, à attendre M. de Sauves.

Une heure ne s'était pas écoulée, que Pierre arrivait rue de la Ferme et racontait à Manuel Leval l'extraordinaire aventure qui venait de se passer à Belleville.

Ce qu'il ne cacha pas surtout à son ami, c'est l'impression profonde et heureuse que leur avait faite à Adèle et à lui la franchise loyale de sir James Pembroke.

Manuel Leval réfléchit.

—Les renseignements de sir Kelly sur lui sont tout ce qu'il y a de meilleur, dit-il au bout de quelques minutes de silence. Sa proposition ne me parait une chance fort heureuse pour vous.

Ne pourrai-je pas le voir?

—C'est facile. Nous l'inviterons un de ces jours à dîner avec vous.

—J'accepte de grand cœur. Mais en attendant, demandez-lui son projet d'acte d'association avec vous, car je serais bien étonné qu'il n'en eût pas un tout rédigé dans sa valise. Vous me le rapporterez demain, à cette heure-ci, nous le discuterons ensemble.

—Bien volontiers.

Ils causèrent longuement tous les deux, de cette chose si inattendue, si heureuse pour l'industrie qui loin de se développer depuis quelque temps, périclitait de plus en plus, au contraire.

Cette association, à coup sûr, en lui insufflant un sang nouveau, lui redonnerait l'essor qui lui manquait, aurait pour Paris l'attrait de la nouveauté, mais une nouveauté artistique, bon marché. De plus, les Américains, comprenant la publicité d'une façon si intelligente, il y avait de grandes probabilités pour que leur adjonction avec Pierre et sa sœur fût la fortune pour ces derniers.

—Quand vous serez plus lié avec sir Pembroke, dit Manuel Leval en quittant son ami, vous lui demanderez quel est l'ouvrier qui a dessiné son encrier.

Pierre tressaillit.

—Ah! murmura-t-il, n'ayez pas peur!.. Je n'y manquerai pas.

Le lendemain, de bonne heure, M. de Sauves se présentait à l'Hôtel Continental où sir Pembroke occupait l'un des appartements si confortables du premier étage.

Son nom devait avoir été donné au concierge par l'Américain, car dès que Pierre le demanda, on lui dit:

—Vous êtes monsieur de Sauves, n'est-ce pas?

—Oui, monsieur, répondit l'ingénieur.

—Très bien. Alors veuillez me suivre.

Quelques minutes après, l'ascenseur le mettait à la porte de sir James.

Celui-ci, assis dans un petit salon qui précédait la chambre à coucher, lisait assis devant une table sur laquelle on mêlaient des journaux et des livres, il y avait une théière enveloppée de son bonnet de velours, une vraie théière anglaise ou américaine, et quelques sandwichs.

James Pembroke reçut Pierre avec une cordialité extraordinaire, même une pointe d'émotion que le frère d'Adèle ne s'expliqua pas.

—Eh bien! lui dit-il après avoir énergiquement serré ses mains à plusieurs reprises, avez-vous réfléchi, et m'apportez-vous une réponse favorable ainsi que je le désire?

—Je ne vous apporte rien du tout, dit M. de Sauves avec un sourire. C'est trop tôt. Diable! nous pensons pas des gens sérieux et impatients, nous autres Français, mais nous sommes des tortues à côté de vous, Américains, je vois.

—Si vous saviez comme cette question d'honneur me préoccupe et me tient!.... Au point que je ne vous cache pas du tout, et que je me livre complètement à vous.

—Et ce n'est pas ce que vous faites de plus mal.

Je viens ce matin vous demander votre projet d'association.

Je le soumettrai à un avocat qui est en même temps mon intime ami. Il l'examinerait et un de ces soirs, jeudi, par exemple, vous nous feriez l'amitié de venir dîner chez nous avec lui, afin de parler de ces choses.

—Ce qui me sera un grand honneur, que j'accepte de toute mon âme. Quant à l'acte d'association, c'est une autre histoire.

—Comment cela?

—Je n'en ai pas fait d'avance le moindre modèle.

—Ah! Mais vous avez cependant quelques idées là-dessus?

—Pas davantage. La volonté formelle de sir Jonathan, d'accord en cela avec moi, est que nous acceptions tout ce qu'il vous plaira de nous demander.

M. de Sauves tressaillit.

Cette délicatesse extraordinaire l'impressionnait jusqu'aux moelles.

—Vous ne nous connaissez pas, balbutia-t-il.

L'Américain eut un bon sourire, point exempt cependant d'une certaine finesse.

—Oh! que si! dit-il. Un citoyen de l'Union a toujours des renseignements très complets sur ceux avec qui il veut entrer en affaires suivies.

Pierre devint subitement très pâle.

—Il y a peut-être des choses dans ma vie que vous ignorez, sir James, dit-il. Des choses que l'honneur me fait un devoir de vous apprendre, surtout si nous devenons des associés.

—Lesquelles? Qu'une accusation aussi monstrueuse que ridicule a pesé sur vous? Mais à cela, monsieur de Sauves, tout le monde est exposé en France.

—Alors vous savez....

Sir Pembroke montra le paquet de journaux accumulés à côté de la théière, et en ayant écarté un, le titre apparut. C'était la *Gazette des tribunaux*.

—Oui, dit-il, après vous avoir vus, Mme votre sœur et vous, j'ai voulu connaître votre affaire par le menu, cette affaire dont on ne m'avait parlé à New-York que pour m'affirmer votre honorabilité absolue. Eh bien! j'ai passé la nuit à la lire et ce matin je sais qu'il n'y a pas de femme plus admirable que Mme Chaniers, d'homme plus foncièrement honnête que vous, monsieur de Sauves, aucun au monde dont on soit plus fier d'être l'ami et de serrer la main loyale.

En disant ces mots, sir James tendait sa large main solliciteuse celle de Pierre. Celui-ci n'hésita pas.

Tout son cœur, le portait vers cet homme dont le regard, le geste, les sentiments surtout étaient si droits et si francs.

—A jeudi, lui dit-il en le quittant.

—C'est maître Leval avec lequel je dînerai, n'est-ce pas?

—Oui.

—En voilà encore un que je désire connaître. Je ne sais pourquoi, mais il me fait l'effet du père de Jonathan, ce pauvre Harry Pierce, si honnête et si désintéressé. Dites-lui que je le charge de rédiger l'acte d'association. Et ajoutez que fait par lui, je le signerai les yeux fermés. Or, je vous jure bien que ce sera la première fois de ma vie!

—Vous me mettez dans un terrible embarras.

—Non, non, ne vous tourmentez pas. Les braves gens se comprennent entre eux, surtout quand ils ont la sagesse de ne pas introduire de tiers dans leurs relations.

—Et Me Leval? dit M. de Sauves avec un sourire.

—Oh! celui-là.... Si tous les tiers lui ressemblaient, son métier serait joliment inutile!

Le jeudi suivant le petit hôtel de la rue de Belleville recevait son hôte américain.

Pour la circonstance, Robert qui faisait sa dernière année à Louis-le-Grand, était venu chez sa tante, et Mlle Georgette, habillée de blanc, un nœud de satin soutenant mal ses admirables boucles brunes répandues sur ses épaules, attendait l'étranger dont on parlait presque exclusivement depuis quelques jours, sa curiosité de petite fille volontaire et capricieuse étant très excitée.

A sept heures sonnantes, il arriva, le dîner était pour sept heures et demie.

Manuel qui avait voulu le voir dès son entrée, était déjà dans le salon avec Adèle et les enfants lorsque Pierre alla à la rencontre de celui qui franchissait le seuil de sa maison.

L'impression de l'avocat fut excellente, aussi bonne que celle éprouvée par le frère et la sœur.

Tout le temps du dîner, on ne parla que de l'Amérique, de ses mœurs, de ses usages.

La famille de sir James fit également les frais de la conversation.

Il avait trois fils dont l'aîné, de l'âge de Robert était déjà dans les affaires.

—Vous lancez les jeunes gens trop tard dans la bataille de la vie, dit-il. Vous les gâtez trop. Vous ne leur donnez pas assez l'habitude de penser et de se diriger par eux-mêmes, le self-government, comme chez nous. Alors, ils restent longtemps à trouver leur voie et leur caractère. Confiez-moi pendant quelques années ce beau garçon-là et vous verrez ce que j'en ferai.

—Et son brevet d'ingénieur à prendre? dit Adèle, qui au souvenir tendre, voyait avec terreur germer dans le regard de Pierre une idée de consentement et d'approbation.

—Oh! il étudiera en même temps pour le prendre au retour, soyez sans crainte. Benjamin, l'aîné de mes boys, mène de front les affaires et les études.

Dommage, ajouta-t-il, que je ne puisse emmener également Mlle Georgina.

—Georgette! rectifia la gamine sérieuse qui dévorait l'Américain, ses grands yeux ouverts, sans dire un mot, mais enthousiasmée outre mesure de ses récits et de ses manières.

—Georgette, soit. Chez nous on dirait Georgy ou Georgina.

C'est ma femme qui en serait folle, elle qui a toujours désiré des filles et qui n'a eu que des garçons. Et mon associé donc! En voilà un qui adore les enfants et qui gâte les miens!

—Pourquoi ne s'est-il pas marié? demanda Manuel.

—Il n'a pas eu le temps. En Amérique, voyez-vous, quand on ne se marie pas très jeune, la fièvre des affaires vous prend....

Alors, bonsoir, pas moyen de s'occuper d'autre chose.

Mais quels jolis yeux vous avez, Georgie. Il faudra me donner votre portrait que je le montre à ma femme.

L'enfant rougit de plaisir sous le compliment.

Et tout aussitôt, se levant de table, elle disparut sans dire un mot.

Quand elle revint, elle portait dans ses petites mains une large carte photographique, où Mlle Georgette apparaissait frappante de ressemblance, avec ses impérieux yeux un peu durs, frangés de soie, ses sourcils admirables, et son petit visage déjà si adorablement mutin, impérieux et joli.

—Voilà, monsieur, dit-elle à sir James.

Celui-ci admira l'image, et plus encore la beauté du modèle.

Puis se retournant vers la fillette.

—Avez-vous demandé à votre maman la permission de me faire ce joli cadeau-là? fit-il.

Elle avança ses lèvres dédaigneuses.

—Je n'en ai pas besoin, dit-elle, c'est moi qui suis la maîtresse.

Adèle rougit, tandis que sévèrement Pierre disait tout bas, ce seul mot:

—Georgette!....

Personne n'insista, et Manuel Leval se hâta de parler d'autre chose.

Au salon, les enfants étaient remontés chez eux, l'avocat entama le premier l'affaire qui les occupait tous.

Il avait préparé l'acte d'association qui lui avait été demandé, et tout en ménageant les intérêts de ses amis, il y avait apporté la conscience et la délicatesse que l'on pouvait attendre d'un homme tel que lui.

—Sir Pembroke, déclara-t-il en commençant, M. de Sauves et Mme Chaniers m'ont chargé de vous dire que votre offre d'association leur agrée. En conséquence, et ainsi que vous en avez témoigné le désir, j'ai rédigé un projet que voici, nous vous prions d'en prendre connaissance, et quand vous l'aurez étudié, vous nous communiquerez ce que vous en penserez.

—C'est étudié d'avance, monsieur, et tel qu'il est, nous l'acceptons, à condition que la clause demandée par moi à M. de Sauves, concernant notre honorabilité, y soit mentionnée.

—Elle y est, et plus explicite encore que vous ne pouvez le désirer. Mais nous vous prions de l'emporter chez vous, et de le lire seul.

—Je n'en ferai rien.

—Nous vous le demandons, monsieur, dit Adèle à son tour, et vous avez trop de cœur pour ne pas comprendre dans quelle situation un refus de vous, mettrait notre délicatesse.

Sir James s'inclina.

—Qu'il soit fait comme vous le désirez, madame, dit-il; mais je constate que j'ai cédé à vos instances, c'est tout.

Quelques jours après, il revint. Non seulement il acceptait, mais il était porteur d'une longue dépêche de Jonathan Pierce, ne paraissant préoccupé et impressionné que d'une chose: l'honneur devenait sauf grâce à l'association qu'il acceptait, pour atteindre ce but, avec un très grand sentiment de reconnaissance.

Toutes ces choses impressionnèrent non seulement Pierre et Adèle, mais également Me Leval, au point que celui-ci ne trouva pas une seule objection à élever contre ce qu'il déclarait être une chance inespérée arrivant à ses meilleurs amis.

Quant à ceux-ci, ce fut par une sympathie profonde, et un commencement de sincère amitié qu'ils remercièrent James Pembroke de sa générosité et de la délicatesse dont il fit preuve pour régler une situation qui devenait désormais commune.

Peu à peu une grande confiance s'était établie entre eux.

Ils en étaient arrivés les uns et les autres à se parler de leurs affaires les plus intimes, même de la catastrophe qui avait si étrangement bouleversé la vie d'Adèle et de M. de Sauves.

Non seulement, ils racontèrent la chose en bloc, mais ils en vinrent aux détails les plus confidentiels.

Alors, de lui-même, et avec l'expression d'une conviction profonde, sir James, un soir dit:

—C'est ce contremaître que vous aimiez, ce misérable Eugène Gages, comblé de tous vos bienfaits, qui est l'assassin de M. Chaniers, n'est-ce pas?

Le frère et la sœur eurent une exclamation de joie.

—Nous l'avons toujours pensé! dirent-ils en même temps.

Alors Pierre raconta son voyage en Amérique, ses recherches à Philadelphie, ses efforts aboutissant à l'acte mortuaire de l'ancien ouvrier.

—Est-il vraiment mort? demanda sir Pembroke.

—Nous l'avons cru jusqu'à ces derniers temps, dit Adèle; mais je vous avoue que lorsque nous avons connu votre existence, nous avons pensé que notre procédé, si identiquement appliqué chez vous, l'était par Eugène Gages lui-même, reconstituant avec une personnalité et un nom nouveaux.

—Pour cela, vous vous êtes abusés, mes amis. Le procédé a été, par une bizarre coïncidence, trouvé par Jonathan.

Or, je connais celui-ci depuis l'enfance. Il est incapable de tromper ou de mentir jamais, et il m'a souvent raconté la genèse de son invention, de quels points il était parti, et par quelles transformations, quelles étapes il l'avait fait passer avant d'en arriver où nous en sommes.

—Cependant, dit Pierre, il y a une chose extraordinaire que je n'ai pas encore dite à ma sœur, et que je serais bien reconnaissant à votre loyale amitié de m'expliquer.

—Dites, fit sir James pendant qu'Adèle ouvrait plus grands, ses yeux étonnés.

—Comme modèle de votre industrie, et afin de savoir si votre invention était bien la nôtre, je me suis procuré un objet fabriqué chez vous. Or, savez-vous ce que l'on m'a envoyé?.... Un encrier, dont j'ai le modèle ou à peu près dans des croquis qui m'ont été faits autrefois par Eugène Gages.

—Ah! bah!.... fit sir Pembroke, voilà qui est bien singulier en effet!....

—N'est-ce pas?.... Et vous pouvez juger par vous-même de l'impression ressentie par moi. N'aurez-vous pas dans vos dessinateurs ou vos ouvriers un individu pouvant cacher sous sa personnalité l'assassin que nous cherchons?

—Non. Nous les connaissons tous depuis trop longtemps pour qu'il y ait un doute possible sur eux.

—Mais par qui ce modèle d'encrier a-t-il donc été dessiné, savez-vous?

Sir Pembroke réfléchit.

Les veines de son large front tendues, la fixité de son œil bleu toujours clair et droit, disaient tout bas l'effort de la mémoire.

—Nous avons peut-être eu Gages en effet chez nous, dit-il enfin.

Adèle poussa un cri, et devint plus blanche qu'une cire, tandis que M. de Sauves, tout aussi ému que sa sœur, murmurait:

—Ah! j'en étais sûr!

—Et qu'est-il devenu, monsieur, ce bandit, ce misérable, cet assassin? s'écria la jeune femme hors d'elle-même. Ah! par pitié, apprenez-nous-le, que Pierre puisse enfin venger nos longues souffrances, et moi le mari si bon que j'aimais tant!....

Le visage de l'Américain avait revêtu une expression de profonde commisération, d'affectueux intérêt:

—Hélas, madame, dit-il, si celui que je soupçonne était Eugène Gages, c'est Dieu qui s'est chargé lui-même de votre vengeance.

—Comment cela?

—Il a été emporté par une foudroyante attaque de choléra.

—Sous vos yeux?

—Oui, sous mes yeux.

—Mais comment supposez-vous que cet individu-là était Eugène Gages? demanda à son tour Pierre de Sauves à sir Pembroke.

—C'était un ouvrier français aux allures mystérieuses et étranges. On le disait expatrié pour affaires politiques et gravement compromis dans la Commune, je crois.

Ce qui pouvait bien n'être qu'une fable inventée afin de détourner les soupçons sur sa véritable personnalité.

On disait également qu'il avait de l'argent, et qu'il voulait arrondir son pécule pour s'établir définitivement en Amérique.

Je me souviens de tout cela vaguement, comme de choses que je n'ai point approfondies, n'ayant à cette époque-là aucun intérêt à le faire et qui pourraient bien se cacher d'autres plus graves.

—Comment s'appelait-il?

—Émile Godart.

—Tiens! Les mêmes initiales que l'autre: E. G.!....

—Physiquement!.... vous souvenez-vous de lui?

—A peu près. Il était de taille moyenne, brun et pâle, avec toute sa barbe.

—Les yeux? Comment?....

—Ah! cela, c'est trop. Il me semble, cependant que c'étaient des yeux gris-bleus.

—C'est lui! s'exclama Adèle.

—Et il était habile dessinateur? demanda Pierre à sir Pembroke.

—Il ne faisait à peu près que cela chez nous, dessiner. Et c'est de lui que nous viennent tous les croquis de nos plus jolis modèles. Je serais bien étonné que l'encrier ne fût pas une de ses compositions.

Mais si vous le désirez, je le demanderai à Jonathan qui s'occupe presque exclusivement de la partie artistique, pendant que moi, mon département est celui des relations extérieures, de la comptabilité et de l'administration.

Pierce nous le dira très bien.

—Oui, je vous en prie. Ah! quel malheur qu'il soit mort!

—Dieu s'est chargé de sa punition, dit philosophiquement l'Américain.

—Oui, répondit Adèle, mais il a été bien cruel de nous priver de notre vengeance!

Quinze jours après, sir James Pembroke repartit, annonçant que les premiers envois de l'usine de New-York étaient déjà en route.

La publicité avait été réglée par lui, sur un pied inconnu en France, les résultats déjà s'en faisaient sentir, et les commandes abondaient.

Il combla Georgette de cadeaux et de gâteries, mais tout cela en son nom, et à celui de Jonathan Pierce qui avait déjà reçu le portrait de la fillette, et y avait répondu en envoyant courrier par courrier, une poupée fabriquée par lui-même.

Quand on déballa la caisse, Georgette faillit avoir une syncope de joie.

La poupée était le vivant portrait de la gamine.

Mais un portrait de grandeur naturelle, aux traits finement ciselés, d'une extraordinaire ressemblance.

Seulement, l'expression, au lieu d'être dure et impérieuse comme celle du modèle, avait une douceur et une grâce pénétrantes, exquises.

Et puis quel trousseau!....

On avait dû fouiller tous les magasins de New-York pour le faire, c'était évident.

Rien de ce qui peut servir à une petite fille de dix ans, n'y manquait, pas plus les robes que les bijoux, pas plus le linge que les futilités.

De telle sorte que cela avait bien plutôt l'air d'objets devant servir à une petite princesse qu'à une poupée.

—A moi tout cela!.... s'écriait l'enfant charmée et ravie en poussant des exclamations de joie.

Dis, mère! tu me laisseras habiller moi-même avec ces robes si belles!.... Comme je vais être élégante!.... Pas une de mes amies ne pourra m'être comparée! Je les éclipserai toutes!

—Et à Jonathan Pierce, que voulez-vous que je lui dise, Georgie? demanda sir Pembroke.

Les yeux de la fillette brillèrent comme des escarboucles.

—Qu'il me tarde de le connaître, dit-elle, et que je l'aime déjà de tout mon cœur!....

Six mois après, Robert ayant brillamment passé ses deux baccalauréats, partit pour New-York où il allait chez les associés de son père apprendre à la fois le commerce, la langue et le commerce industriel.

—Ah! Robert, dit Georgette à son cousin en voyant ses préparatifs de voyage, que je voudrais être à ta place, et aller voir ce M. Pierce si bon, et qui m'envoie de si belles choses!

—Et maman? dit le jeune homme qui pleurait comme une source à l'idée de quitter son père et Adèle, tu la laisserais donc seule, pauvre et Suzanne aussi?

Elle leva les épaules.

—Toi, dit-elle, on ne m'aime pas, on me gronde toujours, et l'on ne m'a jamais fait de si beaux cadeaux!....

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

LE DÉFAUT DE LA CUIRASSE

CHAPITRE PREMIER.

LOIN DU PAYS.

Avant de laisser partir le fils de son cœur et de sa tendresse, Adèle le prit à part.

Elle le pressa d'abord longuement dans ses bras, puis elle lui dit, la voix à peine distincte, et les yeux humides:

—Tu vas quitter, mon cher enfant, lui qui as été la consolation de mes chagrins et une des plus grandes affections de ma vie. Mais si désormais, et pendant de longs jours, ton existence doit se passer loin de nous, j'espère que ta pensée et ton âme ne nous abandonneront jamais.

De grosses larmes tombaient silencieusement des yeux de Robert, inondant ses joues brunes et mates.

—Jamais, maman, répondit-il en le couvrant de baisers, et vous quitter, papa et toi, est véritablement une profonde douleur pour moi.

—Il le faut cependant. Ton père dit que les jeunes gens qui veulent aujourd'hui se lancer dans l'industrie doivent pour réussir se rendre compte des progrès et des besoins des autres nations que la leur.

Ton devoir est de lui obéir, mon fils. Mais conserve-toi bien dans la régularité de conduite, dans l'austérité de vie et de principes qui a été la règle de tous les tiens. N'oublie jamais les exemples que t'a donnés ton père, et si là-bas les fils de sir Pembroke sont habitués aux plaisirs qui dissipent et aux distractions qui enlèvent le goût de l'étude, ne les accompagne pas.

—N'aie pas peur, maman, votre chère image seule suffira à me distraire et à me rendre heureux; surtout avec l'idée que vous m'attendez, que sans moi vous êtes tristes et seuls, quel plaisir, quelle joie veux-tu que je trouve là-bas?

—Oh! oui, bien tristes sans toi, en vérité, mon cher petit, fit la pauvre femme avec un grand soupir. Car tu le sais bien que tu es depuis longtemps ma seule espérance, la seule lumière de notre pauvre foyer où, hélas! tant de deuils sont déjà passés!....

Aussi comme elles vont me paraître longues ces années où tu seras loin?.... Et quelles joies au retour!....

Le grand œil d'Adèle tout à coup s'illumina.

On eût dit qu'à l'horizon de sa vie une lueur apparaissait grande et belle, éclairant, embrassant tout.

—Écoute, mon fils, lui dit-elle subitement décidée et résolue, tu es déjà un homme par l'intelligence et le cœur, je veux te traiter comme tel et n'avoir pas de secrets pour toi.

Avant de me séparer de l'enfant que je n'ai jamais quitté, veux-tu que je t'ouvre mon âme, comme une mère vis-à-vis du fils en qui elle a foi?

—O maman! chère maman, parle; tu sais bien que nul tant que moi ne te comprendra, car nul tant que moi, ne s'adresse, ne te respectera.

—J'ai fait un rêve à la réalisation duquel tout le bonheur qui me reste à espérer sur terre, est attaché.

Tu es encore jeune, Robert, mais je veux te le dire, afin que cela soit à la fois la préservation de ton adolescence un peu abandonnée là-bas, loin de nous, et la règle de ta conduite.

—Je t'écoute, chère maman.

—J'ai rêvé que tu deviendrais réellement mon fils par le droit et la loi, comme tu l'es par la tendresse et le cœur, en prenant ma Georgette pour femme.

Elle a le caractère un peu dur, cette enfant, mais le fond est excellent; or, avec un mari tel que toi, indulgent, bon, doux et fort, qui saura la conduire, la connaissant tout entière, elle sera heureuse, et rien ne sera changé à notre chère vie.

L'enfant était devenu tout rouge.

Mais à dix-sept ans qu'il avait alors, il était sérieux, droit et grave comme son père; aussi en agissant avec la confiance honnête que Mme Chaniers lui témoignait, loin de commettre une imprudence, la jeune femme au contraire faisait-elle la chose la plus capable de le disposer à considérer Georgette comme la compagne future de sa vie.

Et cette pensée, qui lui était si chère, qui lui tenait si profondément aux entrailles, entrerait peu à peu dans l'âme loyale de Robert; elle s'y ancrerait; elle s'associerait pour lui, l'exilé, à l'image adorée de la patrie absente, du foyer lointain, elle deviendrait comme eux, dans son cœur, même sa sacrée et chérie.

—Tu ne réponds pas, mon cher petit, continua Adèle; mais emporte dans ton âme ce désir très vif de celle qui t'aime par dessus tout; et le jour où tu auras tes brevets d'ingénieur, quand Georgette sera une belle demoiselle de dix-sept ans, toi un homme de vingt-quatre, nous en reparlerons.

—Oh! je veux bien, maman. Mais quelle chose que me garde l'avenir, je